Document generated on 04/16/2024 8:42 p.m.

Québec français

L'avenir retrouvé

Christian Vandendorpe and André Gaulin

Number 24, December 1976

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56712ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Vandendorpe, C. & Gaulin, A. (1976). L'avenir retrouvé. *Québec français*, (24), 10–11.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'AVENIR RETROUVÉ

■ La victoire du Parti Québécois a soulevé dans tout le pays un enthousiasme formidable. Après des années d'humiliations, après la grande peur d'octobre 70, après les déclarations méprisantes du Premier ministre *canadian*, voilà que, par un vote populaire largement majoritaire, le parti des Québécois est enfin au pouvoir!

Chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite. À la fois mirage et miroir collectif, les députés élus dans nos démocraties renvoient à la population l'image dans laquelle celle-ci veut se reconnaître. Or, durant des dizaines d'années, et particulièrement depuis 1968, les gouvernements successifs se sont employés à renvoyer aux Québécois une image d'eux-mêmes extrêmement terne et dévalorisante. L'image d'un petit peuple submergé par 250 millions d'anglophones; l'image d'un peuple colonisé parlant une langue tout à fait secondaire par rapport à la vraie langue des capitaux; l'image d'une culture marginale qui ne peut se sauver qu'en se niant elle-même — à la façon de Roger Lemelin, grand pontife des basses oeuvres libérales.

Avec le vote du 15 novembre, c'est toute l'image collective du peuple québécois qui vient de se modifier radicalement, ici et à l'extérieur. C'est la victoire de l'espoir sur la résignation, de la fierté sur l'humiliation, du courage sur la lâcheté, de la ferveur sur le misérabilisme.

Les opinions qui vous rendaient suspect hier se retrouvent soudainement du côté de la légitimité. On ne vous accusera plus de « faire de la politique » pour la bonne raison que la politique que vous ferez sera cautionnée par le pouvoir et les media. Ce renversement des perspectives, en modifiant la perception que les Québécois ont d'eux-mêmes, devrait avoir des conséquences incalculables dans toutes les sphères d'activité.

Ainsi, il est évident que le mouvement de francisation, déjà amorcé par certaines politiques de la Régie de la langue française, devrait désormais s'accélérer. De plus en plus, c'est en français que l'on va vivre ici. Jamais publicité n'a été aussi prophétique!

Dans le domaine culturel, le nouveau gouvernement aura réellement les moyens et les hommes pour mettre en oeuvre une véritable politique de la culture. Il ne faudrait pas minimiser l'excellent travail préliminaire accompli par le ministre L'Allier dans ce domaine. Le *livre vert* constitue un point de départ. Mais, par son ambition même, il aurait pu s'appeler tout aussi bien, comme le notait André Gaulin dans l'éditorial d'octobre, *Constats pour l'indépendance*.

Maintenant que l'avenir est enfin libéré, on peut s'attendre à une renaissance culturelle. Celle-ci, préparée par le merveilleux bourgeonnement des années 60, devrait désormais entrer dans la force tranquille de sa maturité.

Christian VANDENDORPE

■ Ils sont venus 10 000 immigrants entre 1608 et 1760 pour peupler ce pays de neuve France. Au moment de la rupture historique de 1763, ils étaient environ 60 000 sur les bords du fleuve-matrice. Ils avaient tenu feu et lieu, ils avaient accouché d'un pays vaste en terre, en forêt, en neige, en solitude. Ils avaient l'entêtement de ceux qui luttent. Ils se faisaient de plus en plus différents de leurs compatriotes de la mère patrie: on les disait épris d'indépendance et peu respectueux d'une société française fort réglementée. Ils auraient fini, en son temps, par faire leur *Boston tea party*.

Mais voilà; ils furent usurpés dans leur vie même par le conquérant anglais qui les avait toujours menacés. Sans l'avoir été vraiment — une petite bataille perdue du 13 septembre 1759 —, ils furent vaincus. Puis cédés au pays anglais, ennemi séculaire de la France. Victimes des métropoles colonisatrices.

Mais jamais le peuple du Canada — nom alors français —, puis du Bas-Canada, puis de la province de Québec vivant cent ans de césaro-papisme, puis de l'État du Québec, ne devait accepter la domination anglaise. Et grâce à ce peuple, par une sorte de miracle historique, ce pays reste français et aspire toujours consciemment et inconsciemment à sa libération définitive. Ce jour où le peuple québécois ne sera plus dominé ou ostracisé en tant que parlant français. La nation québécoise tout entière aspire à son salut.

C'est dans la continuité historique qu'il faut voir les résultats de l'élection du 15 novembre. Sans esprit de parti même s'il faut bien admettre qu'un seul parti a fait le lien historique avec le parti des patriotes des années 1830. Porté au pouvoir par la volonté souveraine d'une majorité de la population francophone, le parti québécois, qui fut d'abord opposition officielle, reprend le projet collectif du peuple qui veut inscrire le pays qu'il s'est donné dans un lieu historique supporté et protégé par un pouvoir politique. En ce sens, après le parti des patriotes (échec), après Mercier (échec), après le Bloc populaire (échec), le parti québécois est aussi un oiseau d'espérance en joue des chasseurs anglais ou de ceux des nôtres qui ont toujours composé avec le pouvoir adversaire.

Novembre 1976 marque donc à son tour une anti-rupture historique. C'est la reprise du pouvoir politique véhiculé de façon latente depuis 1760 par le mouvement national: Québec est une nation, Québec est un pays. Il n'y a d'issue possible que vers cette voie politique.

Je vois mal que des professeurs de français, au Québec, n'aient pas cette conscience historique aiguë. Combien sommes-nous à reconnaître — et à voir — que le français n'a pas d'avenir en Amérique sans l'indépendance politique du Québec? Combien sommes-nous à accepter ce que reconnaît Hubert Aquin, à

la fin de l'interview de ce numéro de *Québec français*, à savoir que la littérature nationale n'a de vie possible que dans la mesure où le Québec deviendra un pays. Seule l'indépendance du Québec peut marquer la fin d'un long complexe historique, refaire l'unité avec l'enfance de ce pays qui fut français dans sa fondation et sa nomination. Seule l'indépendance du Québec peut nous sortir du vertige de ce « pays incertain », nous arracher au « pilori de l'anglais » comme dit le poète Chamberland « *tel que c'est de mourir à petit feu*
tel que c'est de mourir poliment dans l'abjection et dans l'indignité
tel que c'est de vivre ainsi
tel que c'est de tourner retourner sans fin dans un novembre perpétuel dans un délire de poète fou ». Seule l'indépendance du Québec peut nous sortir une fois pour toutes du délire, de la folie, du travestissement historique, de ce long ennui séculaire, de l'errance « canadienne », de la désespérance larvée, du songe schizophrénique, du refuge impossible de l'irréalité, de la fuite religieuse ou du goût omniprésent de la mort. Seule l'indépendance du Québec peut nous remettre au monde et à nous-mêmes dans le ventre de Terre-Québec pour la libération d'un long cri de vivre.

À ce titre, le 15 novembre 1976 marque une rupture essentielle dans notre long et parfois douloureux — sûrement angoissant — cheminement historique. Nous reprenions collectivement le goût de vivre, le pays avait des perspectives d'avenir et de vie. C'était la fin de la survivance française en Amérique. Nous avions collectivement opté pour la vie. Nous rompions avec le goût suicidaire qui nous a tués lentement pour faire front et face à la vie. La PEUR avait reçu sa plus puissante déconvenue depuis bien des décades. L'île flottante du pays en mouvance prenait racine au coeur même de son feu et lieu. Le monde qui faisait écho à cette élection comprenait qu'il faudrait bientôt compter avec un pays français au nord de l'Amérique.

Je remonte des rues sous-marines, je transcende à nouveau la terre sortant du tohu-bohu, je suis le trait d'un père à fils, je sonne l'appel souverain, je suis un christ ressuscité malgré le silence des pierres et la fuite muette du temps, je vois, je sens, j'entends, je crie la vie, ma maîtresse et j'aime dedans mon corps fugace, j'assure l'immortalité à ce qu'on dit tant éphémère, je reprends possesion du vent, je respire à nouveau la terre, je baigne une argile nouvelle, je consume une vie autonome, je suis le bonheur d'être Québec dans mon appartenance au monde.

André GAULIN

LANGUE ET SOCIÉTÉ

*À propos du manifeste de l'UQAM**

L'idéologie libérale dans l'enseignement du francais langue maternelle

Le « Manifeste » des linguistes de l'UQAM semble destiné à susciter un vaste débat sur l'enseignement de la langue au Québec. Nous n'en voulons pour preuve que sa publication dans le dernier numéro de la revue de l'AQPF et le commentaire qui l'accompagnait. Ce document a donc déjà le mérite d'élever le débat et de poser le problème en termes scientifiques en le soustrayant à une certaine presse facile qui ne sert bien souvent qu'à véhiculer les préjugés les plus éculés.

Il faut apprécier chez nos collègues la volonté de dénoncer les affirmations sur la prétendue corruption de la langue française au Québec comme étant dénuées de tout fondement objectif. Ces préjugés sur la « la langue abâtardie » que parleraient les Québécois, à force d'être ressassés par les ondes et dans la « bonne » presse, constituent en effet un véritable danger social et politique. Dans ce sens, l'action des linguistes de l'UQAM n'est pas sans rappeler la démarche de Labov aux États-Unis: ce chercheur, on le sait, a fait adopter par la Société Linguistique d'Amérique une résolution selon laquelle cette association dénonçait l'utilisation indue et fausse des concepts linguistiques pour faire croire à une prétendue infériorité des Noirs sur la base de leur comportement linguistique. Nous savons que les âmes bien pensantes diront qu'ici il ne s'agit pas de racisme. Voire!

Notre intention cependant en intervenant dans le débat est d'insister plus particulièrement sur les implications pédagogiques du Manifeste. Il nous semble en effet important de distinguer dans cette question l'aspect sociolinguistique de l'aspect pédagogique. Le premier a rapport à l'analyse des variétés de langue à l'intérieur d'une communauté linguistique donnée et des valeurs sociales positives ou négatives qui y sont rattachées; le second a trait au rôle de l'école et de l'enseignement de la langue maternelle dans cette même communauté. L'aspect pédagogique dépasse la simple analyse linguistique et relève de la philosophie de l'éducation, elle-même faisant partie d'une analyse conceptuelle plus globale de la société.

Pour ce qui est du premier aspect du problème, ce n'est pas la peine d'insister si ce n'est pour ajouter que la notion de « crise du français » est utilisée à toutes les sauces et très souvent à des fins proprement politiques. Cet usage révèle en général une attitude réactionnaire qui vise à discréditer la classe populaire par le truchement de la langue qu'elle parle. Cette « activité pernicieuse des prétendus défenseurs de la langue », selon l'expression d'André Martinet, n'est pas limitée au Québec, loin s'en faut, ni à l'époque présente. Si Martinet pouvait dénoncer en 1963 « la dictature des beaux esprits qui, sans avoir reçu de mandat sinon de quelque directeur de journal, tranchent sans appel sur ce qui doit se dire et surtout s'écrire en français »,[1]) Henri Frei, lui, écrivait en 1929 dans la préface à sa Grammaire des Fautes: « après avoir entendu tant de fois leurs doléances [des puristes] sur ce qu'ils appellent la crise du français, vous vous familiari-

*Le texte du Manifeste a été publié dans notre numéro précédent. Des développements de ce texte sont attendus pour le numéro de mars 1977.